N° 24. 15 Août 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adresses :
A **Genève**, au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout réfugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

LE SIÈCLE DE BONAPARTE

C'est le 15 Août 1769, comme le veut la légende, que commença ce siècle.

Qu'était la France à cette époque-là?

C'était l'époque où l'ordre des jésuites fut supprimé par un édit royal...

C'était l'époque où la France tolérait la suprématie de la maison de Habsbourg s'étendant sur toute l'Allemagne...

C'était l'époque où les Français voyaient le premier envahissement de la Pologne par la Russie...

C'était l'époque où le parlement de Paris fut exilé...

Qu'était ce siècle?

Les noms propres et les dates suffisent pour y répondre :

Partage de la Pologne;

L'édit royal supprimant la corvée en France;

Washington, Kosciuszko et Souvaroff;

Traité de navigation et de commerce entre la Russie et la France, signé à Saint-Pétersbourg. . . . .

La grande Révolution :

1789 (20 Juin; 14 Juillet; 4, 12 et 24 Août; 2 Novembre);

1790 (13 Février; 19 Mai);

1792 (28 Mars; 10 et 30 Août; Valmy; 22 Septembre; Jemmapes; 19 Novembre; Anvers);

1793 (31 Mai; 23 et 27 Août; Fleurus);

1794 (11 Thermidor) : *Fin de la Révolution.*

1795, 5 Octobre, apparition de Bonaparte.

Montenotte, Millesimo, Lodi, Castiglione, Roveredo, Bassano, Arcole, Rivoli, Tagliamento, Campo-Formio, Pyramides, Jaffa, Aboukir... Novi... **18 Brumaire.**

Mentebello, Marengo, Luneville, Boulogne... Légion d'honneur... Les Polonais à Saint-Domingue... EMPIRE.

Le plébiscite : 3,572,329 pour; 2,569 contre.

Elchingen, Ulm, Austerlitz, Presbourg, Jena, Berlin, Eylau, Friedland, Tilsitt... un duché de Varsovie... Polonais à Samo-Sierra, Ekmühl, Ratisbonne, Polonais à Grochow, Essling, Polonais à Sandomir, Wagram, Poniatowski à Cracovie... Schoenbrun... Smolensk... BÉRÉSINA.

Lutzen, Bautzen, Leipzig, Brienne, Montmirail, Montereau, Craonne... Cosaques à Paris... Elbe... CONGRÈS de VIENNE.

Acte additionnel, Waterloo... Ste-Hélène... 26 Août 1815, Traité de sainte-alliance... Loi de 28 Février 1817; Loi de 30 Mars 1820... Français en Espagne; Loi sur 30 millions de rente aux émigrés royalistes... LOI *d'amour*.

1830. — La Pologne abandonnée..... Un royaume de Belgique créé... Loi contre les associations... Algérie, Strasbourg, Boulogne... ENVAHISSEMENT de CRACOVIE.

1848, 24 Février... Proudhon, Lamartine, de Girardin, Cavaignac... 2 DÉCEMBRE.

Sébastopol, Solferino, 1863 en Pologne... Danemark... Mexique... SADOWA.

Qu'est-ce que la France à la fin de ce siècle?

La troupe française à Rome et les jésuites partout...

La France tolère la suprématie de la maison de Hohenzollern s'étendant sur toute l'Allemagne...

Les Français voient les Russes interdisant la langue polonaise en Pologne...

Le corps législatif est prorogé...

On a commencé par M. *de Mirabeau*, on a fini par M. *Émile Ollivier!*

L'extase des Polonais, pour le commencement du siècle, fut légitime; pour la moitié, pardonnable; qu'attend-on de sa fin?

Vous dites que la famille ayant rempli tout un siècle de son nom, ne peut pas terminer sans tenter un dernier effort pour faire quelque chose?

Vous croyez qu'ayant pour alliés l'Italie, l'Autriche et la Pologne, et s'étant assurée de la neutralité de la Grande-Bretagne, elle peut braver la coalition menaçant le monde de la Prusse et de la Russie?

Vous dites qu'accordant toutes les libertés à la France, elle ne manquera pas de gagner le concours de son peuple pour cette œuvre grandiose?

Pourquoi pas, seulement... *la tradition est quelque chose aussi.*

La gloire traditionnelle de la maison ne souffre pas d'avoir l'air de *céder...*

Vous dites qu'on pourra vaincre *d'abord*, et donner *après?*

Soit encore, mais...

Pour avoir l'Italie, il faut abandonner Rome...

FEUILLETON DU PEUPLE POLONAIS

ÉTUDIER ET RÊVER

(Bibliographie)

(*L'Aventure de Ladislas Bolski;* par M. **Victor Cherbuliez.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 Avril, 1er et 15 Mai et 1er Juin 1869).

(*Suite* (1)

IV

Le lecteur n'a pas oublié peut-être l'article publié dans le n° 2 du *Peuple polonais*, sous le titre: **Une énigme historique?** C'est que, à notre avis, l'histoire romanesque de Mme Liévitz avec M. Bolski est un poème de même alliance bâtarde qui a eu lieu en 1863-64 entre la jeunesse russe et la *szlachta* polonaise, et qui nous a fait dire :

« Il s'ensuivit un rapprochement qui se fit sous l'influence des derniers événements (1825 en Russie, et 1830 en Pologne). »

De cette alliance incohérente qui ne pouvait aboutir qu'à une fatale rupture prévue et prédite par la démocratie polonaise.

« Qu'y a-t-il donc? disions-nous. — Rien; ils se sont convaincus de leur erreur (la szlachta et la jeunesse russe), et ils s'en fâchent tous les deux! »

Jugez donc avec quelle précision consciencieuse M. Cherbuliez a suivi la marche de ces événements.

D'abord le szlachciç et la jeune Russe se rencontrent accidentellement à l'étranger. Sa figure était cachée par un voile; ce ne fut donc que sa démarche, légère et hardie, qui frappa le Bolski :

« Alors pourquoi la regardes-tu? lui dit Tronsko.

— Parce qu'elle a le plus joli pied du monde, et qu'elle marche admirablement bien. Elle piaffe comme une Andalouse.

— Une Andalouse? fit-il. C'est une Russe. »

Remarquez encore que c'est le démocrate Tronsko qui lui crie : Prends garde! Se fia-t-il, le Bolski, à l'expérience du vieux patriote polonais? Cela est douteux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'ayant rencontrée pour la seconde fois, et son visage étant dévoilé, il le trouva très-intéressant.

Cette fois c'est le représentant du siècle, M. Richardet, qui se mit à lui développer sa théorie de la *prédestination :*

« Nous *naissons* tous avec l'idée d'une certaine beauté qui répond à notre tour d'esprit, prêchait-il, et quand nous rencontrons la femme qui ressemble à notre rêve, nous disons : La voilà! C'est elle!

— Avez-vous jamais dit : La voilà?

— Oui, répliqua l'inflexible Richardet. Ce fut le jour où je vis pour la première fois la Vénus de Milo. Hélas! je suis né trop tard. »

Cette théorie allait bien au szlachciç; l'intrigue et l'inconnu l'attiraient. Cependant « l'honneur » ne lui permettait pas de faire des avances. Le *hasard arrangea tout.* — Mme de Liévitz, de son côté, n'attendait qu'un prétexte. Ayant appris que Bolski faît une collecte en faveur d'une malheureuse famille polonaise, elle lui envoya mille francs pour remettre aux nécessiteux. Bolski saisit cette occasion pour lui se présenter en patriote farouche :

« Madame, y pensez-vous? lui écrivit-il. De l'argent russe pour procurer du pain à des Polonais? Ce pain-là ne leur profiterait guère, etc., etc. »

Et elle riposte, en combattant *son patriotisme étroit* par la charité humanitaire :

« Il y aurait donc, Monsieur, une pauvreté russe et une pauvreté polonaise? etc., etc. »

Bolski est enchanté; se reconnaissant vaincu, « il

(1) Voir les nos 21, 22 et 23 du *Peuple polonais.*

Pour que l'Autriche marche d'accord avec Pologne, il faut que la première renonce à la province polonaise qu'elle a spoliée...

Pour que la Pologne serve de quelque chose dans cette combinaison, il faut qu'on lui garantisse tout ce qu'elle demande...

Pour le lui demander et le lui accorder, il faut parler à la démocratie, et non pas à ses oppresseurs...

Et pour parler à la démocratie...

Croyez-vous qu'on puisse rompre avec Rome, et s'allier à la liberté et à la démocratie en France et ailleurs?

« Comme l'extravagance et le bon sens se trou- « vent ici mêlés : que de raison dans la folie! »

Mais la folie y est.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(*Suite*).

La doctrine et l'action

« Tel est vestu d'habit monachal, qui au dedans n'est rien moins qu'un moine, et tel est vestu de cape hespagnole, qui nullement n'affiert à Hespagne. »

Rabelais.

« Dans ces jours où la corruption domine, la vertu doit demander au vice pardon de ce qu'elle existe... »

« Tu es un misérable!
— Vous êtes... un sénateur. »

Shakspeare.

I

Beaucoup de patriotes superficiels ne se rendent pas compte du culte que professe la démocratie polonaise pour le soulèvement de 1830. Plusieurs même de ceux qui ont combattu en 1863 s'en offensent, comme d'un outrage personnel...

C'est que l'époque de 1830 n'a pas son égale dans toute l'histoire millenaire de notre patrie; c'était l'époque de **la régénération nationale**.

La Pologne est un pays de démocratie naturelle, — comme tout pays slave d'ailleurs. Tout ce qui n'est pas démocratie n'est pas polonais, est étranger à notre peuple, greffé, et parasite! — *L'armée et les rois*, ce n'est pas polonais; c'est une cotte de mailles, contraire à notre génie, endossée pour se défendre contre les Allemands. Le *catholicisme* avec son exclusivisme n'est pas polonais; ce sont les plaies vénériques, traces de cette cuirasse, fruit de la culture allemande. La *noblesse* (szlachta) avec son individualisme économique et l'anarchie politique,— conséquence fatale de cette invasion germano-catholique, ce n'est qu'une éruption, second effet de la même maladie honteuse. *L'aristocratie et le joug étranger*, — dernière conséquence et le commencement d'une décomposition menaçante...

Mais qui ne sait pas que, dans ce genre de maladies, l'organisme n'est menacé qu'autant que le patient ignore son mal, et, au lieu de recourir à un traitement radical, il ne fait que mastiquer ses plaies?

Or, le géant de l'Europe centrale a depuis longtemps compris son horrible mal, mais il n'a compris son salut qu'en 1830. La démocratie, ce débris pensant de la Slavie communale, avait depuis longtemps conscience que tout salut est en elle; mais seulement la trahison ouverte et audacieuse de l'aristoratie de 1830 lui a démontré où est la source de tous les maux. — Toutes les trahisons précédant cette époque, depuis les temps de Sigismond III, furent considérées comme des faits isolés, retombant sur les persônnes si nombreuses qu'elles pouvaient être; mais depuis lors il fut avéré que le parjure de l'aristocratie est logique, inévitable et indépendant de la volonté personnelle de ses membres. On a compris que le *szlachciç* ne peut éviter la trahison qu'en désertant sa caste; son catholicisme, individualisme, anarchisme, — la cause et le fondement de l'aristocratie et du joug russo-allemand, constituant tout le mal de la patrie, le *szlachciç*, comme tel, est plus irréconciliable ennemi de la Pologne que le plus féroce des satrapes du czar. Par conséquent, combattre les envahisseurs étrangers sans toucher à cette plaie intérieure, et plus encore — les combattre, ayant la szlachta pour alliée, s'était se condamner d'avance à la plus complète des défaites. Les *principes* n'y pouvaient rien; il fallait diviser les combattants en démocrates et en ennemis de la Pologne.

C'est ce que n'ont pas voulu admettre les doctrinaires de la démocratie, bien que les événements de 1830 leur en aient souverainement démontré l'urgence.

Le temps, depuis la nuit mémorable de 29 Novembre 1830 et jusqu'à nos jours, c'est le temps des réflexions, des expérimentations et de la résolution. — On peut le diviser en deux périodes distinctes :

Celle de 1832 à 1845, époque de la définition de notre doctrine;

Celle de 1845 à 1865, époque de la recherche sur le programme d'action.

Le Manifeste de 1836 est le *premier* mot, l'acte solennel ouvrant les débats sur les principes; celui de 1845, l'acte de la clôture et le *dernier mot* de la démocratie délibérante. — Mais ce dernier, ouvrant en même temps la nouvelle période dans l'histoire polonaise, est à son tour un *premier mot* dans la question de réaliser ces principes.

« Commençant la deuxième période de son œuvre, dit le Manifeste de 1845, notre Association se posa la question : Qu'est-ce que la révolution? — Et nous avons trouvé pour réponse que faire la révolution c'est relever de l'inertie toutes les forces nationales, afin de réaliser un idéal déterminé. Et comme notre idéal consiste en une Pologne géographiquement indivisible, jouissant d'une égalité sociale, et ayant pour souverain absolu son peuple entier; par conséquent, selon nous, la Pologne sera en état de révolution aussi longtemps qu'elle ne s'émancipera pas jusqu'à ses frontières les plus reculées de l'envahissement, jusque dans ses dernières profondeurs — de tout privilége, et dans tout son mécanisme de l'impuissance qui l'accable.

« Évidemment, pendant toute la durée de cet état, la souveraineté du peuple reste suspendue, car le peuple, dans le sens démocratique, n'est pas une utopie illusoire, mais une collectivité des citoyens réellement affranchis, tant moralement que physiquement. Ainsi, dans la révolution, la souveraineté du peuple est substituée par la dictature.

« Mais cette substitution ne peut que représenter la véritable souveraineté du peuple. C'est pourquoi la dictature révolutionnaire ne peut être qu'un loyal héritier et mandataire de la conjuration qui a fait naître la révolution, — autrement ce ne serait pas une dictature révolutionnaire; c'est pourquoi, à son tour, la conjuration ne peut être qu'un loyal mandataire de la volonté nationale,—car autrement elle n'aurait pas pu provoquer cette même révolution.

Aussi, *toute conjuration pouvant provoquer la révolution*, est un vrai mandataire et un drogman de la nation qui sait ce qu'elle veut, sans pouvoir l'exprimer dans sa langue d'esclave. Toute la substance vitale, par conséquent toute la souveraineté de la nation confirmant une telle révolution, est de droit à la conjuration ayant deviné cette volonté. Or, comme cette souveraineté nationale dans l'état normal, autant la conjuration avant la révolution,

---

accepte la leçon et l'argent » et... court faire sa connaissance. Pour quoi faire? — Autrement il ne serait pas un *szlachciç*, et le récit de M. Cherbuliez ne serait pas de l'histoire... La belle positiviste s'ennuyant admire le hidalgo; ses exploits la font rire (il descend dans un précipice pour lui cueillir une fleur; entre dans une cage de loup pour lui rapporter son éventail, etc.); mais la folie même de ce courage insouciant enivre la sobre matérialiste, et bientôt elle lui offre, avec toute la sincérité de la passion, un voyage en tête-à-tête dans l'Oberland.

C'est alors précisément qu'a eu lieu la malencontreuse intervention de la démocratie-Tronsko empêchant ce rendez-vous. Quel malheur pour tout le monde! Bolski aurait évité sa catastrophe et la démocratie aurait fait l'insurrection de 1863, moins poétique peut-être, moins mystérieuse, mais sûrement plus sérieuse.

Nous renonçons à suivre le récit où Bolski est arrivé au comble de son péril; ces détails pour nous sont aussi horribles dans le roman de M. Cherbuliez que la réalité dans la vie de *szlachta* lors des événements en Pologne de 1863-64. Il est tombé en abjurant sa mère-patrie, en trahissant son serment...

Mais une question se pose involontairement : les hommes que personnifie la belle Russe, étaient-ce les *agents-provocateurs* du gouvernement du czar, comme le pensent quelques-uns? Le roman dit « non » pour Mme de Liévitz, tout comme nous le disons pour ceux que nous désignons ordinairement sous le nom de nos « amis-ennemis. » D'ailleurs voici la confession de la belle :

« De quoi vous plaindrez-vous? disait-elle à Bolski. Ai-je encouragé votre caprice? vous ai-je déguisé mon caractère et mes sentiments? Je crois vous avoir écrit un jour que mes amis me trouvaient *féroce*... Nous aurions dû comprendre qu'il y avait *un abîme* entre nous comme entre nos deux peuples. Vous êtes un homme de sentiment. Moi, j'admire par-dessus tout *une volonté qui pense*.....

« Quand je vous ai revu (après la prison, « où vous avez laissé quelques lambeaux de votre honneur »), je vous ai trouvé diminuée d'une coudée... »

Elle le ménage encore; le trivial sans volonté ni pensée lui paraît tout simplement dégoûtant :

« Ah! si j'avais pu deviner, lui dit-elle sous la première impression de son désillusionnement. Je vous croyais plus fort. *Il faut savoir ce qu'on veut.* »

Non, Mme de Liévitz fut une honnête femme; une étourdie, intempérante, mais elle était de beaucoup plus honnête que le comte Bolski, sauf le respect que nous devons à la *szlachta*.—Mais surtout comme elle le surpasse en intelligence!... Voyez, elle est déjà revenue à elle; son erreur même lui a servi à quelque chose.

Ainsi sa liaison tragi-comique avec le Bolski lui aida à s'émanciper de ses artistes et savants *allemands* pour s'unir à jamais avec son compagnon naturel, M. Reschnine, un Russe pur sang comme elle :

« Ah! vous ne savez pas qui est son Reschnine? disait à Bolski le docteur allemand congédié de Mme Liévitz. Un fort bel homme, fort comme l'ambre, très-bien en cour (C'est de l'histoire!) et riche d'avenir. »

Telle fut la conduite de la prudente jeune Russie dégrisée. Et celle du pitoyable Bolski? — Sa première pensée fut celle de *tuer* le Reschnine,— pourquoi cela?...

Sur cette fureur impuissante du *szlachciç*, rejeton pourri de la Pologne; sur cette saccade édentée à étouffer, entre ses mains tremblantes de débauche, le robuste Reschnine à demi sauvage; sur cette agonie du passé de la Pologne, — l'histoire de la réalité pour le moment s'est arrêtée.

ne sont que des êtres abstraits qui, sans être un pouvoir réel, le font naître. Ce pouvoir dérivant de la conjuration est une **dictature révolutionnaire**, individuelle ou collective, cela est indifférent...

« Ainsi, dans la révolution, tous les droits sont entre les mains du pouvoir, et il ne reste à la nation (en révolution) que des devoirs... Le pouvoir révolutionnaire a droit de tout demander pour le bien de la révolution; la nation a le devoir de tout lui accorder dans ce but... La plus grande sagesse du pouvoir révolutionnaire consiste à tout soulever pour renverser ce qui met obstacle au but de la révolution; le plus grand patriotisme de la nation (en révolution) est d'épuiser ses forces économiques et morales au service d'un tel pouvoir.

« A présent vous saurez comprendre, citoyens, pourquoi la doctrine de l'Association démocratique n'admet pas la séparation de la révolution polititique d'une révolution sociale; le soulèvement pour l'indépendance d'un soulèvement pour l'égalisation des classes. — Comme dans la révolution sociale la faction menacée du peuple doit rechercher son appui chez ses coreligionnaires des États voisins, autant dans une guerre contre l'étranger envahisseur ce dernier cherchera indubitablement l'appui de la contre-révolution intérieure. Aussi, quoi qu'on fasse, la vraie révolution doit absolument se terminer par un double combat du peuple : contre l'envahissement et contre l'oppression intérieurs. »

Cette citation prouve jusqu'à l'évidence qu'un programme d'action ainsi exprimé ne pouvait avoir d'autre signification, que la déclaration d'un principe, d'un idéal; que ce n'était qu'un *premier mot* dans la question ainsi posée. — En effet, cette reconnaissance platonique des droits du pouvoir révolutionnaire, des devoirs du patriotisme, d'une dictature, « individuelle ou collective » d'une conjuration statuant le pouvoir, etc., tout cela porte trop visiblement un cachet théorique pour n'être qu'un idéal indéterminé. Et pour le déterminer, pour en déduire un réel programme d'action, il fallut aborder une discussion de vingt ans, et cela non pas dans des assemblées paisibles des membres de l'Association, mais *en pratique*, au bruit des canons et dans le sang des victimes de l'expérimentation.

Cela ne pouvait se passer autrement. Car si la doctrine de la démocratie polonaise n'a trouvé d'adversaires que dans la Szlachta spéculative, l'application de cette théorie devait soulever contre elle tous ceux qui acceptent la démocratie comme *moyen*, et non pas comme *but*, et même ceux qui croyaient, dans leur naïve ignorance, faire partie du camp démocratique.

C'est ce qu'exprime admirablement bien le manifeste de 1845.

« Cependant nous ne devons pas vous dissimuler, citoyens, dit-il, que cette autre partie de notre programme a trouvé un accès beaucoup plus difficile chez la génération actuelle en Pologne. — En vérité, cela ne pouvait être autrement. S'extasier de l'idéal de la démocratie triomphante, prendre son désir de la liberté pour une liberté acquise, s'envoler sur les ailes d'Icare jusqu'aux cieux, — c'était facile, doux et compréhensible pour chacun. Mais se frayer le chemin à travers les épines et les feux de la démocratie militante, racheter les libertés de la future génération par la discipline de la génération actuelle, marcher vers la souveraineté de tous par la souveraineté du tambour et des licteurs, — c'était dur, amer et incompréhensible. Il nous fallut donc combattre nos propres passions, pour leur montrer l'époque où elles auront la raison d'être; combattre la vérité pour son propre salut; combattre l'impatience jalouse de notre jeunesse, comme une mère combat son enfant voulant accélérer sa majorité. »

Et ces Icariens, sans le soupçonner peut-être, l'Association les gardait dans sa propre organisation! — Aussi, au seuil même de la nouvelle période, au moment même où elle déclarait sa loi principale sur *la centralisation des forces révolutionnaires*, l'Association se donnait un démenti, se livrant à l'œuvre sans réorganiser son institution, — excellente comme un corps délibérant, et inepte et impuissante comme un organe d'action. C'est ce qui se manifesta sur-le-champ, à l'arrivée des délégués du pays pour inviter sans retard l'Association à une révolution.

L'association d'alors ne pouvait pas désirer une révolution immédiate. — Sa doctrine à peine connue de l'émigration, n'était comprise dans le pays que vaguement, plutôt comme une simple antithèse de la contre-révolution. Quant au programme d'action, il ne fut que posé aux membres mêmes de la démocratie militante. — Donc les membres plus prudents de la démocratie associée avaient toute raison de décliner cette offre prématurée de la délégation du pays. Cependant celle-ci, n'y comprenant rien, l'exigeait à outrance, menaçant la démocratie de se mettre à l'œuvre *sans elle*, et c'est ce qui détermina les membres plus impressionnables de l'Association à accepter la révolution quelle qu'elle soit; tant on s'effraya de cette menace!

Cependant, au fait, qu'était cette délégation, et de quoi menaçait-elle la démocratie? — C'étaient précisément ces Icariens, dont parle le manifeste; c'était la meilleure, la plus honnête partie de la jeunesse nobiliaire s'extasiant des *principes* démocratiques, et ne voulant rien de ses moyens. Leur menace, c'était de faire la *révolution (?) sans démocrates....* Certes, le sang innocent aurait été versé inutilement, sans profit ni raison; mais la défaite imminente aurait justifié l'abstention de la démocratie. Cela pouvait être dur, inhumain de sa part; mais sa participation au soulèvement des rêveurs a-t-elle détourné le malheur? Cette participation n'a produit qu'une conséquence de plus: ayant compromis l'œuvre de la démocratie, elle servit de prétexte au nouvel acharnement de la réaction.

Pourquoi donc l'Association n'a-t-elle pas suivi les vœux de ses membres prudents et raisonnables, au lieu de se soumettre aux plus ardents et aux plus irréfléchis? — C'est que ces derniers, constituant la majorité, dans l'Association, le système *parlementaire* les rendait maîtres de la minorité raisonnable.

Ce n'est pas encore assez; on en est réduit à justifier une partie d'accusations de plus francs réactionnaires. — Cette voie des discussions, des votes, des transactions, s'exerçant trop ouvertement (car on avait de trop nombreux témoins), ainsi que le désir trop naturel des jeunes gens à se vanter de leur participation à l'œuvre destinée à ébranler plus d'une moitié de l'Europe; tout cela fit que la police de tous les cabinets européens se renseigna la première . . . .

En accuser les individus, serait de la dernière injustice, il n'y avait de fautif que le système du parlementarisme pratiqué la veille de la bataille à livrer!

Aussi, si cette publicité prématurée a eu pour effet de faire réfléchir notre paysan : — « A ce qu'il paraît, se disait-il, cette fois on veut tout de bon affranchir le peuple, et non pas déchaîner la szlachta contre nous! » — Cette publicité a aussi rendu pensifs les enne-

---

Nous regrettons que M. Cherbuliez n'ait pas aussi arrêté son roman; son dénouement n'est qu'une sorte de prophétie lugubre qui n'est pas de nature à nous convaincre.

Que Bolski doive finir entre les quatre murs d'une maison de santé, non sans tentatives de fuite et de nouvelles bêtises, — cela pourrait s'admettre sans aucun don de clairvoyance, mais qu'il puisse conduire dans la tombe sa mère héroïque; qu'il puisse étouffer la jeune Russe... C'est ce que nous ne croyons aucunement possible, et le lecteur daignera souffrir que nous opposions à la prophétie de M. Cherbuliez notre prophétie à nous.

Il sera averé :

La mère de Bolski n'était pas morte; mais après un long évanouissement, s'étant rétablie, et ayant une fois compris que son « petit Ladislas, » irrévocablement perdu, n'appartient plus qu'à l'histoire du passé, elle a repris ces forces et, mariée à Tronsko, rétabli lui aussi après son ampufation, elle soigne nombre d'enfants bien portants, sans plus laisser franchir le seuil de sa demeure à MM. l'abbé Pontis et au journaliste parisien.

Mme de Liévitz ne s'est pas noyée non plus, étant sortie à la nage. Elle épousa, comme de droit, son Réschnine, et ils ont aussi des enfants, et des mioches solides. Ils habitent sur la rive gauche du Dnieper, et, quelle coïncidence! ils se voient souvent avec la famille Tronsko, leurs voisins sur la rive droite, — même il y a de l'amitié mutuelle. Seulement les enfants des Reschnine et des Tronsko sont de grands polissons : l'on ne peut jamais leur dire un mot de Don Quichotte sans qu'ils ne se ressouviennent du noble comte de Bolski!

Lecteur, pour laquelle des deux prophéties vous déclarez-vous?

Deux mots encore sur l'auteur de *l'Aventure de Ladislas Bolski*, qui est aussi l'auteur de *Paul Méry*, du roman qui a irrité ses compatriotes genevois.

— J'en suis ravie, nous disait une dame genevoise; son *Bolski* le réhabilitera.

— Aux yeux des Genevois; mais son *Bolski* lui créera des ennemis en Pologne...

— Le pensez-vous?

— J'en suis sûr; un certain genre de patriotisme est aussi connu en Pologne qu'il l'est à Genève.

M. Cherbuliez est actuellement à Berlin, où il étudie les mœurs allemandes... On aura donc encore une photographie... et il aura encore des ennemis allemands, puis français, anglais... Il finira ainsi par avoir contre lui tous ceux qui n'admettent la vérité qu'autant qu'elle est agréable. — Quelle gloire!

Mais, en suivant cette voie, il est condamné à avoir pour lui tous ceux qui apprécient la vérité, aussi dure qu'elle soit...

Le Peuple polonais, organe d'un tel groupe de Polonais, demande à l'auteur de *Bolski* d'agréer un respectueux salut pour son étude consciencieuse sur une partie de la Pologne. Mais à cette occasion, nous tenons à rappeler au poète qu'il y a, pas trop loin de Berlin, une Poznanie, où l'on voit des paysans polonais. Les étudier et les décrire avec sa plume, serait présenter le revers de la médaille. En tout cas, il y aura du bon, car l'auteur conviendra que notre pronostic sur la mère des Bolski n'est pas trop hasardé.

FIN.

mis de ce même peuple : — « En vérité, disaient-ils, cette fois nous sommes menacés par un vrai peuple et non pas par un tournoi nobiliaire ! »

Et voilà que le plus sauvage d'entre les envahisseurs, le gouvernement russe, se mit à exiler en masse, les innocents comme les coupables, peuplant ainsi le Kamtchatka, l'Irkoutsk et l'Enisseisk.

Les Autrichiens, plus expérimentés, ont compris que ce moyen étant suffisant pour mettre à l'ordre une *szlachta*, devenait puéril pour comprimer le soulèvement du peuple, et on y a accepté le fameux projet du non moins fameux Metternich en provoquant la *razzia galicienne* . . . Les sbires autrichiens ayant utilisé l'excitation des plébéiens contre les nobles pour tourner prématurément leurs faux et leurs haches vengeurs contre les familles isolées de la *szlachta*, les détournèrent ainsi du but de la démocratie (1).

Quant au gouvernement de Berlin qui a l'habitude d'unir la barbarie féroce des Russes à la férocité *civilisée* des Autrichiens, cette fois, il n'a pas suivi l'exemple du czar, ni de son compatriote de Vienne, tremblant qu'il était devant la révolution menaçant déjà Berlin. La Prusse a choisi un moyen plus éprouvé, faisant guerroyer pour elle la *szlachta*, et cela rien qu'en lui promettant l'autonomie du *grand-duché de Posen !* . . .

Et voilà notre démocratie, remontant de la cause à la conséquence, pas à pas, toujours poussée par la logique des événements, au lieu de réunir les cohortes de la révolution nationale, fut réduite à entamer, par la voie de ses comités, des pourparlers avec la réaction nobiliaire enivrée de l'autonomisme provincial.

Et cependant aucune des organisations révolutionnaires n'a jamais été plus sincèrement démocratique; aucune n'avait jamais autant gagné la confiance du peuple ! — Nous ne pouvons plus retenir des larmes de reconnaissance quand nous pensons avec recueillement à ces noms vénérés de Théophile Wisniowski, de Victor Heltman, de Charles Liebelt... Car, si la cause primordiale de tous les malheurs d'alors, — l'organisation collective et parlementaire du pouvoir suprême de la révolution — si elle n'a pas poussé le péril jusqu'à ses dernières conséquences, en provoquant la scission au sein de la démocratie même, nous ne le devons pas à l'institution, mais à l'abnégation patriotique sans égale de ces Titans-là.

Quant à l'institution même, à l'Association démocratique d'alors, si elle a démontré sur les champs de Miloslaw, de Wrzesnia et de Demb, combien ses principes étaient justes et rationnels; autant, par toute la série des événements de 1846—48, elle a prouvé que ces principes sans un programme d'action en découlant logiquement, ne sont que des mots plus ou moins harmonieux, mais vides et stériles. Ces principes étaient tellement justes que pour la première fois depuis Kosciusko, les vrais paysans polonais, paysans de la charrue et de la herse, accouraient sous les drapeaux de Mieroslawski; mais le programme d'action était si peu compris de la démocratie que, désertant les rangs de ce peuple armé, en vue de l'ennemi (*à la lettre* en vue, car au moment du combat même !) la *szlachta démocratisée*, le fusil en main, organisait des diétines dans la forêt pour discuter et voter « si elle devait obéir encore à ce chef de paysans, ou se rendre à la maison ? (1) »

(1) Il y a des braves qui accusent la démocratie de ce crime aussi féroce qu'inutile...

L'iode est un médicament puissant contre beaucoup de maux ; mais si le malade, malgré l'avertissement du médecin, mange en même temps des amandes, et y trouve la mort, — serait-ce l'iode, le médecin ou les amandes qui en seront coupables? ou bien la bêtise du malade ?....

Les nobles polonais n'ont à incriminer pour la *razzia* de 1846 qu'eux-mêmes et leurs alliés les Autrichiens : la démocratie les a prévenus !

Voici pourquoi, parlant dans le nº 7 du *Peuple polonais* de ces événements-là, nous nous sommes exprimés :

« Le cataclysme de 1846 - 48 a démontré à la démocratie ses côtés valétudinaires, et lui a enseigné en quoi consiste sa force et sa faiblesse. »

Cette même remarque a été faite non-seulement par la démocratie, mais par tous ceux qui ont participé à ces efforts-là, et on en a déduit, non pas une vérité, mais une partie extrême de cette vérité ainsi manifestée : « Assez de principes comme cela; il nous faut des *hommes* ! » criait-on de toutes parts. Et cette jeunesse battue, mais non vaincue, se rangea avec la même abnégation sous les drapeaux de deux hommes mis en avant par ces événements, de Louis Mieroslawski et de Joseph Wysocki.

Ces deux chefs, pupilles de la démocratie, dans toute la force de l'expression, voyant l'impossibilité de continuer la lutte sur les champs de la patrie, conduisirent cette jeunesse ardente sur les champs de Catane, de Rastadt et de Solnok, afin de verser du sang polonais pour l'affranchissement de l'Italie, de l'Allemagne et de la Hongrie, et, exécutant ainsi le testament immortel de Kosciuszko, rappeler au monde que la Pologne, quelque soit l'endroit, — la Vistule, le Rhin ou le Pô, — ne lutte toujours et partout que pour l'affranchissement de l'humanité.

Mais, quand la révolution européenne tomba, ainsi que celle des Polonais, pour ne pas s'être munie d'un programme d'action raisonné, — livrant Vienne d'entre les mains d'un Charles Blind à un Radetzky; quand l'antique Rome a revu sur son forum, à la place de Mazzini et de Garibaldi, les noires soutanes ensanglantées des jésuites; quand le plébiscite français, ayant désigné à Blanc, Proudhon et Raspail la route de l'exil, confia le gouvernail du pays aux amis de M. Morny, alors... Alors, que devait-on penser, s'étant aperçu que les *hommes* sont aussi impuissants que *les principes*, sans cet idéal d'action, déterminé et loyalement exécuté ?...

Ah ! cette démocratie désillusionnée et déroutée ne disait et ne pensait plus rien. — Les plus malheureux d'entre eux ont accepté du service chez les triomphateurs, les ayant pris pour cette force invincible, la lutte avec laquelle est de la démence. — Les autres, moins conséquent dans leur cécité, ont choisi le tiers-parti, et ayant déserté la démocratie, ne se sont soumis à la réaction qu'indirectement. Ils se sont pourvus de boutiques, et, au milieu de leurs occupations inoffensives, vendant la chicorée et le tabac, ils ont inventé une philosophie du comptoir : « Les principes, — autant d'utopies ; les hommes sont lâches ; la vérité n'est que dans la paix et dans l'épicerie. »

Les stoïciens seuls tenaient à leurs rêves déchus.

Les uns parmi eux, bureaucrates et fourrageurs de la démocratie, n'ayant compris dans l'Association démocratique polonaise que ses formes et le cérémoniel extérieur, se sont résolus, en dépit des événements, de la ressusciter telle qu'elle était. Braves et insensés (2), ils se mirent à transporter de Paris à Londres ses archives, les feuilles séparées de la constitution, et là, buvant le *Whisky* au coin du feu et en famille, ils continuaient à élire la *Centralisation*, à constituer les tribunaux et à inscrire tout cela dans les protocoles ne devant servir que comme un flagrant délit de leur démence.

(1) Leur vote se prononça pour la retraite... *Vox populi, vox Dei !* — La bataille de Miloslaw, — retraite de Bialoskurski.

(2) Nous ne parlons que des braves et des insensés parmi eux.

Même les stoïciens *de l'idée*, indifférents à la perdition des formes d'une association qui a fait son temps; même ceux-ci se préoccupaient à sauver de ce déluge politique — la sainte doctrine de la démocratie. Même Mieroslawski avec Heltman pensaient à créer un corps *gardien de cette doctrine*..... Comme si Miloslaw, Catane, Rastadt pouvaient s'éclipser pour la posterité ! ? — Mais telle est la force de la panique que l'horrible cri : « Sauve qui peut ! » entraîne dans le tourbillon du désespoir les plus vaillants des lutteurs, les plus convaincus des penseurs.

Mais pour qui regarde cette époque à travers le prisme de vingt ans, ce qui serait le plus comique, c'est la suffisance de la réaction attribuant les fautes de la révolution à son savoir-faire ! Cependant on ne saura assez recommander à la démocratie d'apprendre à celle-ci comment on profite de la victoire en combattant le dernier survivant.

Le petit nombre de ces survivants de la démocratie s'étant groupé autour des deux chefs de nos héroïques légions de 1848-49, les généraux Mieroslawski et Wysocki, et ceux-ci, fleurs précieuses du cimetière démocratique, vivant en amitié comme deux frères jumeaux; briser cette alliance, dernière consolation des débris démocratiques, est devenu le dernier but de la réaction.

Quoique, la main sur la conscience, nous reconnaissons la justice être pleinement du côté de général Mieroslawski, le *passé* de Wysocki nous est si cher, que nous profitons de notre droit filial pour baisser le voile sur cette discorde. Que ce soit à l'histoire et à la postérité à se prononcer, — nous, leurs enfants les plus proches, n'avons qu'à déplorer et à maudire les vrais auteurs de ce véritable fratricide; c'est comme la dernière faiblesse du vieillard à laquelle on a réduit notre patriarche de Bruxelles nous a provoqué une larme d'amertume, en nous faisant jurer pour la centième fois une haine éternelle aux misérables agents de la réaction toute dépravante.

Après cela, ceux qui tiendraient à connaître la triste vérité, comme nous le savons, n'ont qu'à parcourir les brochures concernant l'école polonaise à Gênes, laquelle précisément fut destinée à faire surgir la scission entre ces chefs polonais de 1846-49. Nous nous contenterons de dire que la réaction a réussi dans cette intrigue, le considérant comme la capture de la dernière citadelle de la démocratie polonaise...

Les misérables ! en triomphant de leur succès, ils ne se sont pas aperçus, au milieu de leurs intrigues, comme les années les devançant, ont mis en face d'eux toute une nouvelle génération polonaise qui a appris le glorieux passé de 1846-49 non d'après leurs libelles, mais d'après les monuments ineffaçables de Miloslaw, Catane et Rastadt !... S.

(*La suite au prochain numéro*).

Pour la Rédaction : A. Szczęsnowicz et Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.